



Georges Wolinski

Un esprit libertaire

*L'humoriste le plus
célèbre de France
dans l'intimité de son
appartement de
St-Germain-des-Prés pose devant l'objectif*

Paru dans « L'Humanité Dimanche »

Reportage photo Reza Afchar Nadéri



LIBAN
Les cauchemars
de Rania
recommencent

LIRE LE REPORTAGE DE NOTRE
ENVOYÉ SPECIAL PAGE 54



L'HUMANITÉ DIMANCHE



**La France
gronde...**

**Réveillera-t-elle
la gauche?**

TV

**TOUS LES
PROGRAMMES
DE LA SEMAINE**

11. Semaine du 15 au 21 mai
04837 - 111 - P. 2,50 €

ENQUÊTE PAGE 20

France 2,50€, Belgique 2,80€, Luxembourg 2,80€, DOM 3€, Espagne 3€, Italie 3€, Port. cont. 3€, Suisse 3 CHF

+ LA SÉLECTION RADIO



Wolinski « Après mon entrée à l'Humanité, j'ai même été invité à me faire psychanalyser »

On connaît le dessinateur, l'humoriste. Il a dessiné hier pour « Hara-Kiri », « L'Enragé », « L'Action », « L'Humanité », la pub, aujourd'hui pour « Charlie Hebdo », « Paris Match », « le Journal du dimanche ». On connaît moins l'homme chaleureux qui nous reçoit dans son appartement parisien, celui qui se fraye difficilement le passage à la Fête de l'Humanité, qui aime souvent, qui ne méprise jamais. Wolinski vient de sortir un livre : « Défense de fumer »⁽¹⁾. L'occasion pour nous d'évoquer 1968, son regard sur l'art et quelques souvenirs.

HD. Cela ne vous ennuie pas de répondre souvent aux mêmes questions ?

Wolinski. Non. En revanche, j'aimerais trouver d'autres réponses. En ce moment, je suis interrogé sur Mai 68. J'ai l'impression de me répéter.

HD. Nous allons aussi évoquer 1968. Mais pourquoi sortir justement au mois de mai, quarante ans après, un livre « Défense de fumer » ?

W. La pression mise sur les fumeurs n'agace. Il y a tellement de jolies filles rêveuses aux terrasses des bistros, devant les portes des bureaux, la cigarette à la main. Elles sont vraiment mignonnes. Dans le train, je m'installais toujours dans les wagons fumeurs.

J'aimais les voir croiser les jambes et fumer en adoptant des attitudes me rappelant les stars des années 1940. Et puis, en ce moment, il n'y a pas tellement de sujets amusants.

HD. Vous ne craignez pas les critiques, voire des poursuites ?

W. Je n'y avais pas pensé. Ce serait amusant, intéressant à suivre...

HD. Revenons à 1968. Où étiez-vous, que faisiez-vous ?

W. Je travaillais pour « Hara-Kiri ». Je faisais des piges pour « l'Almanach Vermot », dirigé par Jean Chailit, un ancien communiste. En 1968, je n'avais jamais réalisé un dessin politique. Ce n'était pas le genre de « Hara-

Kiri ». On faisait des dessins provocateurs dans une période chaste. Des librairies étaient fermées pour avoir vendu des livres publiés aujourd'hui dans la collection Livre de poche. « Hara-Kiri » a été interdit deux fois. Même Filippachi a été interdit parce qu'il montrait des bouts de seins. Il est venu voir Choron et Cavanna car nous commissions la filière. Qui interdisait ? Il existait une commission de protection de l'enfance à la préfecture, présidée par un docteur de type qui s'arrogeait le droit d'interdire des livres, des publications, des films. Choron et Cavanna sont allés s'écrier comme des merdes devant ce type car c'était la seule solution pour pouvoir reparaître. ■■■



« Un jour de manif sur les Champs-Élysées, les jeunes couraient si vite que les flics n'arrivaient pas à les coincer. J'ai acheté « Action » et vu mon dessin imprimé. C'est en regardant mon dessin et les jeunes manifestants que je me suis engagé... dans le dessin politique. »

111 Nous n'étions pas interdits. Nous étions interdits à l'affichage. Sans affichage, pas de journal. Nous pouvions paraître mais pas vendre. Nous avons joué la carte du colportage. L'équipe n'avait pas un rond. Choron et Cavanna sont allés plus tard rencontrer un conseiller de Pompidou. Après, nous avons noté une amélioration.

H3. À cette époque étiez-vous politisé ?
W. Pas du tout. Je ne lissais pas les journaux. J'étais très influencé par les dessins américains un peu absurdes. Je n'étais pas engagé. À un tel point qu'en 1966, lorsque j'ai obtenu le prix de l'humour noir pour le « Carnet de croquis », Siné m'a posé la même question que vous.

• Politiquement tu es quoi, m'a-t-il dit ?
• Rien », lui ai-je répondu. Siné m'a insulté : « T'es vraiment un conard avec tout ce qui se passe. » Je l'ai écouté. Puis, il y a eu une succession d'événements. J'adorais un type, Rudi Dutschke. L'attentat contre ce leader (étudiant allemand m'a scandalisé). Lorsque Jean Châlit, le directeur de « Action » (l'ancien

coco de « l'Almanach Vermot ») m'a demandé de faire un dessin politique, j'ai tout de suite dit oui. Mais j'étais un petit conard de bourgeois, je ne connaissais rien et n'avais jamais milité dans rien. Le véritable délice pour moi, ce fut un jour de manif sur les Champs-Élysées. Les jeunes couraient si vite que les flics n'arrivaient pas à les coincer. J'ai acheté « Action » et vu mon dessin imprimé. C'est en regardant mon dessin et les jeunes manifestants que je me suis engagé... dans le dessin politique. J'ai travaillé ensuite avec Siné pour « l'Enragé ». Siné a fait une maquette extraordinaire. Mais impossible d'imprimer. Nous sommes allés près de la Bastille chez les anars. Des femmes en grande robe noire dressaient des tables au milieu des machines et des enfants. J'avais l'impression de me retrouver en 1900. Les anars regardent nos dessins et nous disent : « Ça, on l'imprime. » Le journal se vendait par colportage. Souvent les vendeurs ne revenaient pas avec l'argent. Notre éditeur, Jean-Jacques Pauvert, a cru

trouver la parade. Il prenait leurs montres en gage et les rendait au retour. Un peu plus tard, Pauvert me dit : « Regarde dans ce tiroir. » Il y avait plein de montres de merde. Bref, Siné se tire au Brésil et me laisse avec « l'Enragé ». On a fait douze numéros. L'histoire s'arrête là. Commence alors celle de « Charlie Hebdo ».

H3. Quarante ans après faut-il jeter 1968 ?
W. Mais évidemment non. Les bouleversements, surtout humains, ont été considérables. Les mentalités ont changé. Avant, la France ne se parlait pas. En 1968 tout le monde parlait, tout le monde discutait. Et la situation des femmes ? L'avortement ? La pilule ? Les progrès sociaux ?

H3. Que diriez-vous aujourd'hui à un jeune de 20 ans ?
W. Tu as vu tous ces gens jetés à la rue avec la crise immobilière aux États-Unis ? On se croirait revenu à l'époque de Steinbeck. Tu as vu tous ces gens virés de leur boulot ? Tu as vu la misère dans la rue ? Veux-tu vivre comme cela ?

H3. En entrant dans votre appartement j'ai aperçu deux toiles.
Y a-t-il un après-Wolinski dessinateur ?
W. J'ai peint dimanche. Je vieillais et j'ai envie d'être plus artiste. Je me souviens que Jean Effel à l'âge de 70 ans m'avait expliqué qu'il se sentait dépassé et préférait s'arrêter. Souvent, je me sens mal à l'aise. Il va bien falloir que je m'arrête un jour ou l'autre. C'est d'art dont



Un soir, l'ancien rédacteur en chef de « l'Humanité », René Andrieu, vient voir un de mes spectacles, « le Roi des cons ». Il m'invite à dîner et me propose de dessiner à la une de « l'Humanité ». J'ai tout de suite dit oui. Ça tombait bien, j'avais envie de travailler dans un quotidien. Or, avant d'être un journal communiste, « l'Humanité », c'est d'abord un quotidien fait par des hommes et des femmes passionnés par leur travail

de journalistes. C'était sympa - l'Humanité. J'adorais René Andrieu. Le directeur de l'époque, Roland Leroy, m'a estomaqué : c'est le seul type que je connaisse capable à la fois de tenir une conversation, de parler au téléphone, de regarder la télévision et un après de répéter presque mot pour mot le contenu de la conversation. Le lendemain de ma rencontre avec René Andrieu, je me dépêche de lui porter un dessin. Il ne l'a pas pris parce qu'il me l'a pas trouvé bon. Il m'a dit : « Attends une semaine. Mieux vaut que tu démarres avec un dessin plus fort. Quelques semaines plus tard, je tombe sur un tract reproduisant un de mes dessins. « On n'osait pas te le dire mais des copains utilisent tes dessins », m'a-t-on dit. J'étais ravi car cela voulait dire que ce que je faisais plaisait aux lecteurs. J'ai eu aussi le sentiment que je leur appartenais. En souvenir de ces bons moments, voici un dessin pour les lecteurs de « l'Humanité Dimanche ».

ENTRETIEN RÉALISÉ PAR JOSÉ FORT AVEC CHARLY BOUAKRA
REPORTAGE PHOTOGRAPHIQUE REZA A. NAZARI

(1) « Défense de fumer », Éditions Le Cherche-Midi. On peut acheter le livre à Cuba Si France, 94, bd Auguste-Blanqui, 75013 Paris, 9,50 euros, plus 3 euros de frais de port.
(2) Le 22 mai au Habanita Café, 11, rue de Lappe, Paris 11^e, à partir de 19 heures, exposition des dessins de Wolinski et vente-dédicace de son dernier livre « Défense de fumer ».



WOLINSKI 2008
FRATERNELLEMENT



J'ai envie. Le mec que j'admire le plus en ce moment, c'est le peintre Lucian Freud. Le petit-fils de Sigmund. Il a 85 ans. Sa peinture est extraordinaire. Je déteste l'art contemporain. Je déteste les saloperies achetées par Arnault, le musée de merde à Venise, les étagères pleines de médicaments. Je suis un dessinateur. Qu'ont fait les hommes des cavernes? Du dessin. Actuellement, on nie le dessin. Il n'y a plus de beauté. La beauté, c'est ringard et l'art est devenu du business organisé par les galeries et les riches complices d'une véritable escroquerie.

HD. Vous avez été critiqué pour votre collaboration à « l'Humanité ».

Gardez-vous de ces années

un souvenir disons... sympathique ?

W. Après mon entrée à « l'Humanité »,

j'ai même été invité à me faire psychanalyser.

Je garde de cette période un excellent souvenir.